

**Fabienne
Brugère**

***Qu'est-ce que
« prendre soin »
aujourd'hui ? /
Politiser le care***

Comment penser la possibilité d'un « prendre soin » ou d'une éthique du *care* ? Cette réflexion ne saurait se réduire au soin qui a largement un sens curatif. Dans bien des cas, il y a une urgence vitale du soin qui peut porter l'heureuse possibilité de la guérison contre toute crainte de ne pas pouvoir soigner une maladie. Le soin promet alors le retour à la santé perdue suite à

l'ébranlement que constitue l'entrée dans une maladie. Il est un adjuvant de la santé. Bien sûr, le développement des maladies chroniques ou de longue durée (sida, cancer, etc.) a offert la possibilité de nouvelles relations entre le soin et la santé. À travers ces maladies avec lesquelles le malade doit apprendre à vivre, une autre santé et une autre vision du soin sont amenées à se déployer. Le soin prend part à un aménagement de la maladie rendue viable et à la possibilité, de ce fait, d'une vie plus vivable. Il est alors une modalité de la relation instaurée dans la maladie pour la rendre la plus acceptable possible, pour permettre un maintien dans la vie qui est largement fragilisée. On peut alors évoquer un « prendre soin » ou un care qui relève d'activités de soutien, d'accompagnement à la vie pour la maintenir, la développer, la réparer. « Prendre soin », n'est-ce pas, par le soutien ou l'accompagnement, rendre possible une sorte de visibilité des vies vulnérables ?

I. Une philosophie de la vulnérabilité

J'aimerais commencer par un éloge de la vulnérabilité avec Henri Michaux : « Comme le corps (ses organes et ses fonctions) a été connu principalement et dévoilé, non par les prouesses des forts, mais par les troubles des faibles, des malades, des infirmes, des blessés (la santé étant silencieuse et source de cette impression immensément erronée que tout va de soi), ce sont les perturbations de l'esprit, ses dysfonctionnements qui seront mes enseignants »¹. On ne connaît le corps et l'esprit que par leurs faiblesses, ce qui les diminue ou les trouble. L'altération est glorifiée par Michaux comme vérité de l'humain par le biais d'une critique de toutes les formes de puissance qu'elles soient naturelles ou fabriquées par l'homme, au profit de la faiblesse, plus expressive. Contre le conformisme de la puissance, un parcours de poète déploie une voix singulière difficile à entendre, vulnérable tant elle est nouvelle.

Les vies vulnérables sont d'abord des vies dont la viabilité est menacée ; elles échouent à s'exprimer dans un univers des significations qui prend pour norme du comportement humain la performance économique et l'autonomie morale. Ce sont également des vies auxquelles les formes dominantes de représentation ne laissent pas de place pour les considérer comme inutiles, perturbantes ou hors-normes. Certaines vies sont plus vulnérables que d'autres et ont besoin à ce titre d'être soutenues pour pouvoir se libérer ou s'exprimer. La question se pose aujourd'hui de savoir comment en rendre compte. Il existe une configuration théorique nouvelle qui s'attèle à cette tâche. C'est ainsi que les travaux de Judith Butler sur la blessure ou d'Axel Honneth² sur le mépris peuvent être lus comme des identifications de différentes formes de vulnérabilité qui

1. *Les grandes épreuves de l'esprit*, 1966.

2. Judith Butler, *Le pouvoir des mots*, Paris, éditions Amsterdam, 2004 et Axel Honneth, *La société du mépris*, Paris, La Découverte, 2006.

indexent socialement des corps et des esprits à un manque de puissance. Le pouvoir de blesser du langage pour Judith Butler ou l'impossibilité de se réaliser soi-même pour Axel Honneth fonctionnent comme des pertes de socialisation et de puissance d'agir qui rendent trop vulnérables, par manque de reconnaissance et de viabilité subjective. La vulnérabilité vaut non seulement comme une perte de puissance, véritable écart par rapport à la vie de l'humain standardisé que l'on peut revendiquer au nom d'une beauté de la faiblesse toujours singulière ; elle risque également de conduire au bord du gouffre à cause des oppressions qu'elle rend possibles et qui font perdre toute possibilité de manifestation d'une subjectivité.

La vulnérabilité ne renvoie pas seulement à des identités fragiles mais elle les met en question en soulignant l'absence de permanence des identités. Un moment de grande vulnérabilité peut bien valoir comme une rupture ; il tient à des accidents dans les parcours de vie qui valent comme « des transformations qui sont des attentats »³ interrompant la forme de vie jusqu'alors développée.

II. De la vulnérabilité à l'éthique du *care*

Un être vulnérable a besoin de *care* pour assumer cette vulnérabilité que tous les cadres et les représentations dominantes de notre présent incitent à mettre de côté. Il s'agit bien de prendre soin des possibilités qu'une vie en proie à l'adversité peut toutefois déployer par des actions et des relations qui ne sont pas sur le mode de la puissance et qui révèlent des chaînes de vulnérabilité. Quel soutien apporter à la vulnérabilité ? On « prend soin » chaque fois que se déploie une réponse à des situations difficilement tenables ou carrément intenable. Il s'agit d'une activité fondamentalement humaine, selon Joan Tronto : « une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre « monde », de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie »⁴. Chaque humain porte en lui la possibilité du *care*, de pratiques où il s'agit de maintenir, de développer ou de réparer des vies. Il existe une universalité du *care* toutefois nullement abstraite.

Dans cette perspective, on peut suivre Joan Tronto et insister sur ce qui prend la forme pour elle d'un devoir de « protection des vulnérables ». Ce devoir suppose une redéfinition éthique. Tronto se montre critique quant à la manière dont sont vraiment dispensés les soins aux plus vulnérables, tant ceux qui les soignent prétendent les protéger et se présentent alors comme des défenseurs de la personne fragilisée ; le risque tient selon elle dans l'abus de pouvoir des donneurs de soin, « qui peuvent en arriver à s'arroger le droit de définir leurs besoins [ceux des vulnérables] »⁵ et de parler de leurs besoins en leur nom. La vulnérabilité rend toujours possibles des abus de pouvoir, de la violence dans la mesure où la relation porte une asymétrie initiale, ce qui implique que la capacité de réponse ne tient pas dans une réciprocité entre des positions équivalentes. Dès lors, il s'avère nécessaire de définir la possibilité de se rapporter de manière éthique à la grande vulnérabilité, ce qui correspond au projet de l'éthique du *care* depuis Carol Gilligan dans *In a different Voice* ; la voix différente, qui fait correspondre le thème du *care* et la voix des femmes, est une manière de se rapporter aux autres en se souciant du caractère complexe de leur situation confrontée aux conflits et aux dilemmes tant

3. Catherine Malabou, *Ontologie de l'accident*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2009, p. 10.

4. Joan Tronto, *Moral Boundaries*, New York, Londres, Routledge, 1993 ; pour la traduction française, *Un monde vulnérable*, Paris, La découverte, 2009, p. 143.

5. Joan Tronto, *op. cit.*, p. 181.

le fonctionnement individualiste du monde n'est pas fait pour eux. C'est que savoir se rapporter de manière éthique à la vulnérabilité revient à considérer la position de l'autre telle que lui-même l'exprime et non en supposant que l'autre est exactement identique à soi. Quand la vulnérabilité nécessite un soutien, une prise en charge ou une attention, c'est qu'elle fait surgir une altérité, une situation non interchangeable et méritant une réponse appropriée. Être au monde, ce n'est pas seulement assumer sa propre vulnérabilité, c'est aussi savoir se rapporter à la vulnérabilité des autres, assumer des réseaux de dépendance et d'interdépendance. Derrière ces précautions sur la manière de pratiquer le *care*, ce sont tous les risques liés au paternalisme et au maternalisme qui sont dénoncés. Faire l'expérience de la vulnérabilité, c'est souvent faire l'expérience de la domination des autres.

III. De l'éthique à la politique

Il y a toujours un tiers dans les relations de *care*, la société et son organisation, qui rend plus ou moins possible une éthique du *care*. Il s'agit de porter à la visibilité une voix étouffée, invisibilisée, ce qui veut dire que le soutien à la vulnérabilité n'est pas favorisé par les modes de vie dominants et les gouvernants. Promouvoir une éthique du *care* entre en contradiction avec la manière même dont le *care* est instrumentalisé à une époque que Wendy Brown a qualifiée de néolibérale. On sait que la politique mondiale actuelle, partie d'un foyer américain, se construit sous l'égide d'une rationalité marchande englobante et totalisante, qui traverse tous les domaines, l'économie bien sûr mais également la politique, le social et même l'intime. Le néolibéralisme ne consiste pas seulement dans le déploiement d'un monde de la finance oligarchique, souvent masculin ; expansionniste, il déploie des tactiques politiques qui, à l'implacable rationalité marchande, ajoutent un étatisme autoritaire nourri par des valeurs conservatrices imposées comme normes de comportement aux citoyens ordinaires. Il s'agit bien, dans l'esprit de Wendy Brown, de la construction mondiale d'un régime non démocratique qui capte toutes les facettes des formes de vie humaines⁶. Le sujet libre est celui qui assume la responsabilité des conséquences de son choix, un sujet pleinement convaincu par un individualisme contemporain où l'on élabore soi-même sa propre carte du bien-être et de la réussite. Le sujet néolibéral choisit stratégiquement pour lui-même entre les différentes options sociales, politiques et économiques, dans un monde rendu homogène par des valeurs conservatrices que l'élite définit comme normes sans se les appliquer. S'il existe bien un « prendre soin » néolibéral, il ne concerne que soi-même ou autrui en lien avec ce soi et ne peut en aucune manière se transformer en un « prendre soin » des autres. Le constructivisme néolibéral concerne le *care*, privilégie les petits entrepreneurs de soi contre une éthique non marchande qui serait obsolète à force de privilégier la solidarité ; l'éthique du *care* est alors rejetée au magasin des accessoires d'un État-Providence inefficace promoteur d'un assistantat généralisé.

Cette compréhension néolibérale du *care* dévalue les véritables pratiques d'accompagnement et de soutien de la vulnérabilité. Elle promeut de manière idéologique la puissance contre la faiblesse, ce qui veut dire appuyer les centres de pouvoir constitués et rendre de plus en plus invisibles toutes les formes de périphéries. L'enjeu de l'éthique du *care* est aujourd'hui de constituer une politique du *care* qui actualise le « prendre soin » à travers une nouvelle conception de l'État social et du

6. Wendy Brown, *Les habits neufs de la politique mondiale*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007. pour la traduction française, p. 50 ; la rationalité néolibérale « consiste plutôt dans l'extension et la dissémination des valeurs de marché à la politique et à toutes les institutions ».

rapport entre l'État et la société. Les travailleuses et travailleurs du *care* tout comme les bénéficiaires du *care* font souvent l'épreuve de l'exploitation ou de la marginalité.

Pour conclure, l'interdépendance et la vulnérabilité ne peuvent être valorisées que dans une société pluraliste qui reconnaît les différences de situation mais sans les indexer à une normalité et à une autonomie sur le mode de l'injonction individuelle à la réalisation performante du soi. En accord avec Joan Tronto, il s'agit bien de promouvoir la démocratie dans le cadre d'une théorie critique où la reconnaissance de la vulnérabilité vaut comme une reconnaissance des différences, différences trop souvent converties par des politiques rigides en inégalités de traitement. La voix du *care* (et donc du « prendre soin ») est une voix de résistance aux normes néolibérales et à leur association à une vision du genre, de la classe et de l'origine ethnique ou religieuse. Défendre une politique du *care* ne saurait se faire sans l'hypothèse démocratique de l'égalité des voix, ce qui suppose une remise en cause des dualités, des statuts et des hiérarchies qui font de notre monde un monde fermé. C'est aussi considérer l'égalité dans ses pratiques : « égalité de quoi ? » selon Amartya Sen. C'est enfin interroger la manière dont nous nous rapportons au pouvoir et aux différentes formes de gouvernement en fabriquant un nouveau récit de l'État social.